

Machiavel entre politique et histoire

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA
Hermétisme et Renaissance

EUGENIO GARIN

Machiavel entre politique et histoire

Traduit de l'italien par
FILIPPO DEL LUCCHESI

&

FRÉDÉRIC GABRIEL

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2006

TITRE ORIGINAL

Machiavelli fra politica e storia

AVERTISSEMENT

Les deux écrits recueillis ici, et qui ont été composés dans un temps rapproché, correspondent, pour le premier à la leçon inaugurale de l'année académique de l'Université de San Marin prononcée le 30 septembre 1989 ; pour le deuxième à l'introduction aux *Histoires florentines* dans la reproduction anastatique, parue en 1990, de l'édition de 1857 dans la *Biblioteca Nazionale* de Felice Le Monnier. Le texte des deux interventions a été revu, modifié et mis à jour, les notes ont été introduites.

Eugenio Garin.
Florence, janvier 1992.

La première édition de *Machiavel entre politique et histoire* a paru en 1992 aux éditions Einaudi, à Turin.

© Giulio Einaudi, Turin, 1993.

© Editions Allia, Paris, 2006 pour la traduction française.

Sauf indication contraire, nous retraduisons les citations originales. Les additions bibliographiques sont placées entre crochets. En ce qui concerne l'œuvre de Polybe, centrale ici, on pourra se reporter à la récente réédition de la traduction de son *Histoire* par Denis Roussel, dans la collection *Quarto* de Gallimard (2003). (N. D. T.)

CE n'est pas par hasard que l'on a choisi, pour une leçon introductive à un cycle consacré au rapport entre historiographie ancienne et pensée politique moderne, le thème de Polybe et Machiavel. Dans les fameuses pages des *Discorsi* où le secrétaire florentin reprend, condense et parfois traduit à la lettre l'historien de Mégalopole, semblent se concentrer dans une forme exemplaire, quelques-unes des apories les plus dramatiques de la réflexion historiographique et politique, à l'aube de la pensée moderne¹. Au centre, il y a la conception

1. On a réduit au minimum l'appareil de notes, étant donné le caractère de "leçon" de ce texte. Cependant, quelques références indispensables seront indiquées au fur et à mesure. On renvoie une fois pour toutes à Santo Mazzarino, *Il pensiero storico classico*, Bari, Laterza, 1966, II, 2, p. 329 et suivantes, et à Gennaro Sasso, *Studi su Machiavelli*, Naples, Morano, 1966, p. 161 et suivantes, et *Machiavelli e gli antichi e altri saggi*, Milan-Naples, Ricciardi, 1987-88, vol. 1, p. 3 et suivantes. Les considérations de Sasso sont constamment présentes, même si l'on n'y fait pas explicitement référence. Pour la lecture machiavélienne de Polybe, on peut consulter Sebastian

cyclique de l'histoire, répétée avec force au début du cinquième livre des *Histoires florentines* : “parce que la nature ne concède jamais aux choses mondaines de s'arrêter ; dès qu'elles arrivent à leurs dernières perfections et ne peuvent plus monter, elles ne peuvent que descendre”. C'est un thème constamment présent et dominant chez Machiavel, qu'il faut analyser dans toutes ses nuances et ses difficultés : “ainsi, il arrive que l'un monte et l'autre meure, et celui qui est monté se consume toujours” – comme on peut lire dans *L'Âne d'or*¹.

La roue du temps, donc, et non pas la flèche : “tel est le cercle dans lequel toutes les républiques se sont gouvernées et se gouvernent”. C'est le premier livre des *Discours*, tandis que les *Histoires florentines* ajoutent : “et toujours du bien on descend au mal, et du mal on remonte au bien, parce que la vertu fait naître la tranquillité, la tranquillité l'oisiveté, l'oisiveté le désordre, le désordre la ruine ; et de même que de la ruine naît l'ordre, de l'ordre naît la vertu, de celle-ci la gloire et la bonne fortune”. Qui est capable de déchiffrer

de Grazia, *Machiavelli in Hell*, Princeton, Princeton University Press, 1989.

1. *Histoires florentines*, V, 1. *L'âne d'or*, V, v. 43-44.

les histoires des peuples – suggère encore le troisième livre des *Discours* – sera en mesure de connaître la nature immuable des hommes et des peuples, et il saura prévoir et agir. “Celui qui considère les choses présentes et les anciennes sait facilement que dans toutes les villes et dans tous les peuples il y a les mêmes désirs et les mêmes humeurs, comme cela a toujours été. De sorte qu'il est facile à celui qui examine avec attention les choses passées de prévoir, dans chaque république, les choses futures et d'y appliquer les remèdes utilisés par les anciens”¹. Ici, probablement, on est en face du *topos* de l'*historia magistra*, ou bien du “postulat de l'uniformité”, mais aussi et surtout de l'apparition des conséquences du “cercle” fatal, cher à de nombreuses positions de l'aristotélisme plus ou moins radical, condamné à Paris en 1277, des positions à la fois physiques et astrologiques : “quod naturalis philosophus debet negare simpliciter mundi novitatem [...] ; quod mundus est eternus, quantum ad omnes species in eo contentas [...] ; quod tempus est eternum,

1. *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, I, 2 ; I, 39 ; III, 43. On peut se reporter au commentaire de Giorgio Inglese dans son édition des *Discours*, Milan, Rizzoli, 1984.

et motus, et materia, et agens, et suspiciens” ; “Le physicien doit nier absolument la nouveauté du monde (...)” ; “Le monde est éternel quant à toutes les espèces contenues en lui ; [...] le temps est éternel, ainsi que le mouvement, la matière, l’agent et le patient”¹. Ce sont, on le sait, quelques-unes des propositions condamnées le 7 mars 1277 par l’évêque de Paris, et plus récemment présentées comme *Aufklärung im Mittelalter*² par un remarquable historien de la philosophie médiévale : “Les philosophes – disait Machiavel – qui ont voulu que le monde ait été éternel [...]”³. Ce n’est pas le seul point d’arrivée de Machiavel, mais tout de même un thème bien présent. C’est avec raison que Corrado Vivanti a évoqué les *Ricordi* de Guichardin et leur l’exorde biblique : “Tout ce qui a été par le passé, sera encore dans le futur ; mais le nom et la surface des choses changent de façon à ce qu’ils ne soient pas reconnus par ceux qui n’ont pas un bon œil⁴.” Faire de la

1. *La Condamnation parisienne de 1277*, éd. David Piché, Paris, Vrin, 1999, p. 106, § 90 et 87. (N. D. T.)

2. *Les Lumières au Moyen Age*. (N. D. T.)

3. *Aufklärung im Mittelalter? Die Verurteilung von 1277*.

politique signifie étudier et comprendre l’histoire et s’en servir. La vérité n’est pas la fille du temps, ni le fruit conquis par une recherche laborieuse ; c’est la réalité toujours égale à elle-même, à qui l’on a arraché le masque du temps.

Dans un texte assez connu, intitulé justement, *Veritas filia temporis*¹, Giovanni Gentile a une fois soutenu que la Renaissance a affirmé l’historicité du vrai, le vrai comme résultat de la pensée et du progrès humain. “Au fond de chaque esprit de la Renaissance”, écrit-il, il y a “l’intuition obscure de l’activité progressive de l’esprit dans l’histoire”. Gentile écrivait cela à propos de Giordano Bruno, du *Banquet des cendres*, et de la révolution scientifique. En réalité Giordano

4. Cf. le commentaire de Vivanti aux *Discours* III, 43, p. 507 (et Guichardin, *Ricordi*, 76). Dans une rédaction précédente, Guichardin avait écrit (édition de Spongano, Florence, Sansoni, 1951, p. 87) : “Les choses passées jettent la lumière sur le futur, parce que le monde fut toujours de la même manière, et tout ce qui est et qui sera, a été dans un autre temps, et les mêmes choses retournent avec des couleurs et des noms différents : mais personne ne le reconnaît, seulement celui qui est sage et les observe, et considère avec diligence.”

1. [La vérité, fille du temps].

Bruno, en dédiant, à Paris en 1582, à la Signora Morgana le *Chandelier*, avait écrit le fameux mot qui excluait histoire et progrès, et soulignait la vicissitude de la vie comme un flux et un reflux continu : “Quel que soit le moment de ce soir que j’attends, [...] moi qui suis dans la nuit, j’attends le jour, et ceux qui sont dans le jour attendent la nuit”. Cette sentence de l’*Ecclésiaste*, qu’il écrivait à Wittenberg en 1587, puis de nouveau en 1588, en était presque un commentaire : “Quid est quod est ? ipsum quod fuit. Quid est quod fuit ? ipsum quod est. Nihil sub sole novum. Jordanus Brunus Nolanus” [Qu’est-ce qui est ? La même chose que ce qui fut. Qu’est-ce qui fut ? La même chose que ce qui est. Rien de neuf sous le soleil. Giordano Bruno Nolain] ¹. Guichardin n’avait fait que traduire – ce même Guichardin qui refusait l’astrologie mais se laissait guider pas à pas par le monumental et docte horoscope de Ramberto Malatesta ².

1. Cf. G. Gentile, *Il pensiero italiano del Rinascimento*, Florence, Sansoni, 1968, p. 331-55. Pour certains des thèmes bruniens auxquels on se réfère ici, on peut voir maintenant Michele Ciliberto, *La rota del tempo. Interpretazione di Giordano Bruno*, Rome, Editori Riuniti, 1986.

2. L’horoscope de Guichardin, avec beaucoup d’autres

Il est clair qu’avec ces considérations préliminaires, on n’entend ni ramener tout Machiavel à la théorie polybienne de l’*anacyklosis*, ni mettre en doute son sens de l’histoire, ou la foi en l’homme *faber fortunae*, ni même son rêve d’utopie. On veut plutôt souligner la difficulté de la confrontation entre l’historiographie classique et la pensée politique moderne, la complexité et l’ambiguïté de la référence aux Classiques de la part des humanistes – et l’appartenance de Machiavel à leur monde. On veut reprendre, à propos d’un point précis, les difficultés qui se cachent derrière les discours sur les “sources”, ces discours dont Genaro Sasso a traité avec tant de finesse. On veut finalement rappeler non seulement que ce n’est pas Machiavel qui a découvert Polybe, mais surtout qu’à partir de cette considération, on peut utilement faire converger bien des efforts d’approfondissement de l’humanisme qui ont

documents et lettres, est publié dans le volume *I Guicciardini e le scienze occulte. L’Oroscopo di Francesco Guicciardini. Lettere di alchimia, astrologia & cabala*, a cura di R. Castagnola, Florence, Olschki, 1990. Sur Luigi Guicciardini, voir aussi Rudolf von Albertini, *Firenze dalla repubblica al principato. Storia e coscienza politica*, préface de Federico Chabod, traduction italienne, Turin, Einaudi, 1970, p. 265 et suivantes (édition allemande, Berne, 1955).